Philippe Borsoï

Cinq chambres

ROMAN

ÉDITIONS
MANÉ
HUILY

Cinq chambres

« Ma tête vide de passé, je la comble comme que je peux. En classe, j'ai toujours des difficultés. À la lecture comme à l'écriture. Je confonds les p *avec les* b, *les* v *avec les* f, *les* d *avec les* t, *les* j *avec les* ch. *Je peux lire une chose et son contraire. Je peux dire* chaud *à la place de* froid, hier *pour* demain, juillet *au lieu de* janvier. *Je n'ai jamais pu obtenir un seul point à la dictée et les livres me font peur tant il me fatigue de les parcourir. »*

D'une chambre l'autre, Marie grandit. Chacune d'elles est une étape de sa vie, de la petite fille orpheline à l'illusoire mère. Personnage tendre, sensible et cabossé, elle nous embarque dans une existence à la mémoire parcellaire, avec la poésie de ses mots aux lettres en vrac, anagrammes instinctives, échos de sa psyché dédaléenne, ou tentatives désespérées de donner du sens à une destinée qui finit, à chaque fois, par lui ôter ce qu'elle avait offert.
Cinq chambres est la face de *Soixante-quinze mètres*, du même auteur, parue en 2017, mais comme une pièce unique, elle se lit indépendamment de son côté pile.

Philippe Borsoï est co-auteur de plusieurs livres jeunesse chez Larousse et Milan. Concepteur-rédacteur de profession, il a travaillé en agence et en freelance et vit à Séné (56). *Cinq chambres* est son troisième roman.

15 €
ISBN 979-10-96468-60-7

Éditions Mané Huily
www.editionsmanehuily.com

9 791096 468607

Cinq chambres

DU MÊME AUTEUR

DEBOUT !, roman, Mané Huily, 2020

SOIXANTE-QUINZE MÈTRES, roman, Le mot et le reste, 2017

Édition jeunesse
en collaboration avec Michel Habert

Collection *Les apprentis sages*, Larousse, 1994
SUR LA PISTE DES COULEURS

Collection *Qui se cache ?*, Milan, 1996
DANS LE JARDIN
DANS LA SAVANE
SUR LA PLAGE
EN VOYAGE

Philippe Borsoï

Cinq chambres

Roman

Éditions Mané Huily

© Éditions Mané Huily, 2021.

À Yves

Il s'agit de bien *décrire* ce ciel tel qu'il m'apparut
et m'impressionna si profondément.

Francis Ponge – *La rage de l'expression*

Pourquoi certaines choses du passé
surgissent-elles avec une précision photographique ?

Patrick Modiano – *Rue des boutiques obscures*

Première chambre

Ce soir, je ne parle pas. En tout cas, je ne ressens ni la force ni l'envie d'exprimer verbalement mes sensations. Mes sensations sont olfactives. Elles me réchauffent aussi. Elles remplissent la partie creuse de la petite fille que je suis. À moins qu'elles ne se suspendent dans l'air uniquement pour combler un autre vide – une absence.

Ce soir, je ne parle pas. J'entends des sons. Des sons si graves qu'ils me font tressauter d'amour. J'appréhende ce tonnerre : je m'en saisis et j'en ai peur. Je sais qu'il devra repartir se charger en senteurs pour me réchauffer à nouveau.

Les murs tremblent du grondement. Le magma coule lentement dans l'appartement. L'odeur arrive en couche épaisse, collée à même les sons, transportée dans une fumée grasse. J'ai l'odorat sensible. Dès qu'un parfum m'interpelle, je tends le bout de mon nez pour flairer l'atmosphère comme un jeune chien de chasse. Je n'ai que quatre ans, pourtant dans mon cerveau d'enfant, je peux

déjà séparer les éléments qui composent l'onde olfactive : pain d'épices trop grillé, beurre tiède, miel, route chaude, allumette brûlée.

À quatre ans, ma bouche reste fermée. Je prends le temps d'empiler les drôles de souvenirs. Je prends le temps de remplir de tous mes sens la petite boîte. Plus tard, lorsque j'en éprouverai l'irrésistible besoin, je soulèverai le couvercle et je ferai le doux inventaire.

Le magma coule lentement en direction du canapé. Il s'y glisse, s'y étale, m'y enveloppe. Je me blottis. Aucun doute, je suis en sécurité. Je m'endors enfin.

Mon père est un volcan.

Ce matin, je me réveille. La pièce est froide. Mon père est parti pour la journée. Il travaille au chantier naval depuis que son amour a disparu. Son amour, c'est ma mère. De ma mère, il ne me reste aucun souvenir. Je n'ai pas eu l'occasion de l'aimer. Elle, si. Sûrement. Énormément. Le temps de me porter et de me faire naître.

Mon père ne répond jamais aux questions que je ne pose pas, mais un jour je l'ai entendu dire : « Elle est partie quand elle a fait les eaux. »

Mon père travaille au chantier naval depuis que son amour a disparu. Il construit un bateau pour aller la chercher dans les eaux qu'elle a faites et où elle s'est perdue.

Mon père m'aime deux fois en attendant que ma mère revienne. Il veille à ce que je ne manque de rien. Lorsqu'il rentre du chantier, il sent la lave épaisse. La lave coule doucement hors du volcan, mais le volcan n'explose jamais. Il garde tout à l'intérieur.

Nous nous installons tous les deux sur le canapé. Il ne prend pas le temps d'enlever son bleu de chauffe. Je me cale contre lui et hume à n'en plus pouvoir les parfums de pain d'épices trop grillé, de beurre tiède, de miel, de route chaude et d'allumette brûlée.

Mon père est soudeur à l'arc au chantier naval. Il grille des électrodes qui ressemblent à des bâtons d'encens. Sur notre canapé-navire, les bâtons d'encens diffusent encore leur odeur de lave. Nous nous blottissons l'un contre l'autre. Sauveteurs, nous voguons sur les eaux pour repêcher son amour et ma mère. Puis nous rentrons de patrouille, bredouilles. Enfin, je le crois un instant, jusqu'à ce que mon père se lève et retire son bleu de travail. Il le secoue par la fenêtre et la magie opère ; des millions de flocons dansent dans la lumière du soleil qui inonde le parquet de ses obliques célestes. La neige tombe, elle fond en eaux sur les pentes du volcan. Je prends conscience qu'elle était là, fraîche et légère. Je sais qu'elle retombera à nouveau, chaque fois que mon père rentrera du chantier.

Ma mère est la neige.

Mon père m'accorde du temps. Beaucoup de temps. Il prend soin de me raconter ce que je ne vois pas. Je l'écoute, curieuse. Je le suis les yeux fermés. Il me parle du métal qu'on martèle, qu'on découpe et qu'on décape, du bruit des machines, des gerbes d'étincelles et de la fusion de l'acier, du ventre de son navire. Il me parle d'un espace exigu. Je ne sais pas encore ce que veut dire *exigu*, mais le son du mot me plaît déjà ; il a le goût du fer poli. J'imagine un endroit creux et minuscule, un recoin dans lequel mon père s'isole et se cale pour faire brûler ses bâtons d'encens. Il me dit que pour souder les tôles à l'intérieur de la coque, il doit porter un masque pour se protéger et que derrière ce masque, lorsqu'il regarde danser les gouttes d'acier en ébullition, il pense à s'évader. Je l'imagine préparer son voyage dans sa cavité exiguë, respirer les fumées de soudage et se laisser recouvrir de flocons de neige.

Mon père me parle. Tous les jours. Tous les jours et de longs moments. Il sait que je ne comprends pas tout ce

qu'il me dit, mais il me dit tout. Dans le calme. Patiemment. Avec une précision infinie.

Pour l'instant, les mots sont invisibles. Ils n'existent que par les sons et les odeurs. Alors, j'ouvre la petite boîte et j'empile les paroles de mon père. Sur le dessus, bien rangés, il y a les mots que je comprends ; je m'en servirai bientôt, quand je déciderai d'ouvrir la bouche. Les mots que je ne comprends pas sont au-dessous ; ils se mélangent et disparaissent dans le fond de ma mémoire. Ce n'est pas grave. Je sais qu'ils réapparaîtront, entremêlés, sûrement, mais ils réapparaîtront.

Je connais le mot *carnaval*. Mon père le prononce souvent. Si j'étais sourde, je saurais le lire sur ses lèvres. Je verrais sa bouche entrouverte, ses incisives supérieures effleurer sa lèvre inférieure et le bout de sa langue tapoter son palais. Si j'étais sourde, cela ne m'empêcherait pas de remarquer sur les lèvres de mon père que le carnaval se termine comme le chantier naval. Je verrais les nez de clown, les confettis à terre, mais je n'entendrais pas la musique de la clique ni le hurlement des sirènes.

Ce matin, j'entends la musique de la clique et le hurlement des sirènes. Ce n'est pas encore le carnaval mais ça lui ressemble un peu.

Mon père me parle. Encore et beaucoup. Je dépose des mots que je ne comprends pas au fond de la petite boîte : bulbe, étrave, étai, ber, bassin d'armement, hymne national. Ce matin, le fond de la boîte est liquide. Les mots que je ne comprends pas se mélangent et se dissolvent dans une belle profondeur d'eau verte en attendant qu'un jour, ils remontent à la surface.

Ce matin, pour la première fois, je visite le chantier naval avec mon père. Je visite les grands hangars, les petits ateliers, les bateaux toujours à terre et ceux déjà à quai mais qui ne sont pas encore peints. Sur la grande place des aciers, il s'arrête devant les empilements de tôles épaisses. Il les compte avec ses yeux. « Tant qu'elles sont là, tout va bien. » Je ne sais pas s'il pense tout haut ou s'il me parle encore.

Il y a beaucoup de monde sur les quais. C'est la fête. Les ouvriers sont déguisés en bleu de chauffe et coiffés de casques blancs. La musique s'arrête. Des gens ont pris place sur l'estrade ; des hommes en costumes sombres et une dame avec des gants et un chapeau. Ils parlent à tour de rôle dans un micro. Les haut-parleurs arrosent de voix métalliques la foule bleue casquée de blanc. Mon père me tient la main fermement. Je relève la tête pour regarder mon volcan. Il est beau quand il est fier. Je sens son cœur en ébullition battre jusque dans la paume calleuse qui protège mes doigts. Il fixe le bateau oblique qui va glisser dans l'eau. Ce n'est pas *son* bateau, mais il a travaillé dessus. Il a soudé dedans. Dans ses endroits exigus. Sous la neige. Son bateau à lui est encore dans le hangar d'à côté, celui qui ressemble à une cathédrale en béton.

Les discours s'arrêtent dans les haut-parleurs. Le silence se répand sur la foule. Un drôle de silence. La dame au chapeau lance une bouteille accrochée à un ruban. La bouteille éclate sur la coque dans un bruit étouffé de mousse. Puis, un second bruit, plus sec ; le coup de masse sur la dernière béquille. Enfin, le vacarme des chaînes qui s'étirent pour retenir le navire, le hurlement des sirènes et les casques qui s'envolent. Le bâtiment fend l'eau calme. La vague qu'il provoque recouvre la jetée d'en face et revient déborder sur notre quai. Il se stabilise rapidement dans le grand bassin. Le voilà maintenant

flottant sur la musique de la fanfare comme s'il ne pesait plus rien.

Le bateau de mon père, on le mettra à l'eau plus tard.

Achevé d'imprimer en mai 2021
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy

Dépôt légal : mai 2021
Numéro d'impression : 105310
ISBN : 979-10-96468-60-7

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert.